
M A N U S C R I T

RÊVE AVEC REVOLVER

de Lola Arias

Traduit de l'espagnol (Uruguay) par Denise Laroutis

cote : ESP05D608

Date/année d'écriture de la pièce : 2005

Date/année de traduction de la pièce : 2005

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Obscurité. Voix féminine. Voix masculine

— Tu dors ?

— Non.

— C'est quoi, ce bruit ?

— L'appartement là-haut. Trois Chinois avec la frange qui habitent au-dessus. Je ne sais pas si c'est une famille ou quoi, mais on entend tout le temps des cris de karaté et des choses qui dégringolent.

— On dirait quelqu'un qui poursuivrait une petite fille avec une hache.

— Ils parlent comme ça, ils sont d'un autre hémisphère. En plus, il n'y a pas de petites filles dans l'immeuble.

— Et comment tu fais pour dormir ?

— Je ne dors pas beaucoup, j'ai l'habitude. Quand j'ai emménagé ici, je mettais de la musique pour ne pas les entendre. Maintenant, quand je rentre et que je les entends discuter en chinois, je me sens chez moi.

— C'est bizarre d'entendre et de ne pas voir.

— Depuis la coupure d'électricité, je colle mon oreille contre le mur pour entendre ce qui se passe dans l'immeuble.

— Ça fait combien de temps que vous êtes sans électricité ?

— Trente-huit jours. Des fois, elle revient pour quelques heures et puis elle repart. Les moments où elle revient, c'est comme un rêve ou une hallucination. Au début, on a mal aux yeux, après on commence à voir les couleurs, on dirait que les choses explosent, tout a l'air plus grand ou plus petit que dans le noir, comme si les choses changeaient de forme dans l'obscurité...

— Il n'y a pas d'éclairage de secours ?

- Non. Du coup, les locataires ont décidé de changer le gardien d'avant pour un aveugle. Il ne voit pas, mais il sait tout ce qui se passe. Il s'assied sur une chaise basse dans l'obscurité et il reconnaît les gens à l'odeur, comme un chien.
- Tout à l'heure, il n'était pas là quand nous sommes entrés.
- Si, il est toujours là, mais il ne bouge pas, il est invisible.
- Ce n'est pas possible. Quand nous avons ouvert la porte de la rue, il n'y avait personne et tu m'as dit « reste tranquille » pendant que tu m'embrassais en me collant contre le mur...
- Il y était, à côté des ascenseurs.
- Alors, il a vu quand tu m'as enlevé mon tee-shirt pour me lécher le dos...
- Il n'a pas vu, il est aveugle, mais il a sûrement entendu quelque chose.
- Silence.*
- Quelle heure est-il ?
- Deux heures du matin. Tu veux t'en aller ?
- Non, pas du tout.
- Si tu veux rentrer dormir chez toi...
- Non, je suis bien.
- Je t'assure, ça ne me dérange pas.
- Tu veux que je parte ?
- Non, mais comme tu m'as demandé quelle heure il est. Souvent, quand les gens veulent s'en aller et qu'ils ne veulent pas être mal polis, ils demandent d'abord l'heure et, après, ils disent : « Il est très tard, je dois m'en aller. »
- Je ne dois aller nulle part, mais si tu veux que je m'en aille, je m'en vais, voilà tout.

— Non, ne t'en va pas.

— Tu veux que je reste pour être avec moi ou tu dis ça pour me faire plaisir ?

— Je veux que tu restes, s'il te plaît.

Silence.

— Je me suis réveillée en sursaut avec tous ces mots en chinois. J'étais en plein dans un rêve, mais je ne me souviens pas de...

— Oui, je sais, je te regardais pendant que tu dormais.

— Tu me regardais ?

— Oui, tu avais la bouche ouverte et tu respirais très fort. À moment donné, tu as tendu le bras vers moi, comme si tu visais quelqu'un...

— Comment tu peux voir dans le noir ?

— Les yeux s'habituent. Tu ne me vois pas ?

— Non.

— Et maintenant ?

— Tu te retournes sur le ventre.

— Non. Je mettais ma tête sous le drap.

— Ne fais pas ça. Je n'aime pas.

— Pourquoi ?

— Dans le noir, on dirait une bête, ou un curé, ou quelqu'un d'obèse, je ne sais pas...

— Quand il n'y a pas de lumière, on me voit peut-être tel que je suis.

— Très drôle. Moi, quand j'étais petite, je croyais que mon oreiller, c'était une poule qui était enfermée dans la taie et qu'au moment où je m'y attendrais le moins, elle ferait sortir son cou de dedans les plumes et qu'elle allait me faire un trou avec son bec et boire ma tête...

— Moi, j'avais des cauchemars avec des animaux. Mais c'était toujours des loups, des loups qui sortaient du lavabo, entraient par les fenêtres, dormaient dans les armoires...

— Et qu'est-ce qu'ils faisaient, les loups, dans tes rêves ? Ils te mordaient ?

— Non, ils me regardaient seulement dans le noir. Je savais qu'au moindre geste de ma part, ils me sauteraient dessus, alors je restais sans bouger jusqu'à ce que je me réveille...

Silence.

— J'ai soif. Tu as de l'eau ?

— J'ai l'eau du robinet, mais il vaut mieux ne pas la boire.

— Pourquoi ?

— Quand nous nous sommes retrouvés sans électricité, l'eau n'a plus coulé pendant presque un mois. Maintenant, elle est trouble, les gens disent qu'on peut s'intoxiquer si on la boit.

— Et toi, qu'est-ce que tu bois ?

Silence.

— Tiens.

— C'est quoi ?

— Ça s'appelle « Salive d'enfant », c'est une espèce de limonade avec des épices.

— C'est bon. Je n'ai jamais rien goûté de pareil.

— Ce sont des Boliviens qui font ça, ils le vendent dans la rue à la frontière du secteur coréen.

— C'est où, le secteur coréen ?

— À partir de la voie vers le sud. Les mafias coréenne et bolivienne se disputent le ravitaillement du quartier. Dans les supermarchés boliviens,